

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 52, numéro 4, 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104417ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104417ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1985). Pages de journal. *Assurances*, 52(4), 545–554.
<https://doi.org/10.7202/1104417ar>

Pages de journal

par

Gérard Parizeau

15 février 1981

C'est aujourd'hui que commence le carnaval ; c'est aujourd'hui également qu'a lieu au C.U.M. la conférence du maire Jacques Médecin sur sa ville.

545

J'en reviens. Vraiment, M. Médecin ferait mieux de s'en tenir à l'administration de sa bonne ville. Il est un excellent maire, dit-on ; mais il est un piètre conférencier. Pendant une heure et demie, il nous a présenté une énumération de chiffres, de dates, de noms, qui n'avaient rien de particulièrement intéressant. En choisissant les noms et les faits, comme il aurait pu nous charmer s'il eût eu le talent qui permet de choisir les exemples et de rendre un texte vivant et débarrassé des lourdeurs de celui qui se perd dans les détails ! Ce n'était pas un jour faste pour le C.U.M. Mais quelle foule s'y pressait pour entendre celui qui est arrivé à la mairie grâce à son père et qui y est resté, grâce à une bonne organisation électorale, dit-on ; grâce aussi à des idées et à des initiatives valables.

M. le maire Jean Drapeau a des idées ; il en parle, mais il ne fait pas de conférences. M. le maire de Nice, peut-être pourriez-vous suivre son exemple ?



Hier, déjeuner à la *Colombe d'Or*, avec notre ami Paul Brochu. Nous nous entendons très bien tous les deux. Aussi fut-ce charmant, comme à l'accoutumée. Cette fois, le décor était agréable et si la note s'annonçait corsée, les mets étaient excellents, quoique pas meilleurs que ceux que Germaine B. sert à son époux avec l'aide de M. Callaud, ce traiteur cher, mais talentueux de la rue Maccarani, à Nice.

Chaque jour, vers onze heures, mère Maria Bossina part avec son cabas et revient avec ce qu'il faut pour déjeuner. Ces pintadeaux aux morilles, l'autre jour, étaient de pures merveilles.

Ce boeuf qu'on nous servit à la *Colombe d'Or* était également bon, tendre sous la dent. Béni soit notre frère Paulus-Henricus Brochu qui eut l'excellente idée de nous inviter à ce restaurant, dont les murs sont garnis de bien belles toiles, s'il s'y égare quelques croûtes : Matisse côtoyant *** , mais ne perdant rien de son charme.



546

Auparavant, nous avions côtoyé au bar des gens pouvant être selon le cas des bourgeois riches ou nouvellement enrichis, des truands de grande classe ou d'humbles serviteurs du Seigneur, comme nous.

Devant nous, il y avait une jeune femme aux bottes envahissantes, faible comme un roseau, à la peau brune et aux noirs cheveux. Indienne, ai-je risqué devant notre Bonne Mère ou du Pakistan ? Non, me répond la sagesse personnifiée, mais d'Asie assurément. Notre hôte n'est pas encore là pour trancher la question, car il n'a pas fini son intervention au colloque auquel il a été convié. Il arrivera avec quelques minutes de retard et des histoires d'ordinateurs qui auraient plu à Jean-Jacques Servan-Schreiber. Dans le *Défi mondial*, celui-ci ne voit-il pas, dans l'informatique, le salut de notre société ? Information, imagination, esprit de travail, étude des méthodes les plus propices à l'effort, voilà, me semble-t-il, ce que Servan-Schreiber recommande dans son livre.



Un de nos amis vient d'apprendre à Nice la mort de deux de ses cousins. L'un s'est tué au cours d'un accident d'automobile et l'autre s'est pendu. Quelle horreur ! Faut-il être bien malheureux ou avoir un grand dégoût de la vie pour agir ainsi, alors que sa femme et ses enfants restent derrière et doivent se tirer d'affaire seuls. Il ne faut pas condamner avec des mots durs. Il faut avoir pitié, pleurer si on le peut ou se laisser envahir par une grande tristesse devant ce désespoir et cette chute, face à ses responsabilités.

Quel choc psychologique ce doit être pour cette jeune femme qui, seule, doit maintenant élever ses enfants, trouver les moyens nécessaires de se tirer d'affaire, comme on dit. Certaines femmes se révèlent à l'épreuve. Certaines, par exemple, ont repris les affaires du mari et les ont menées à bien. D'autres ont donné une allure nouvelle

à l'entreprise, sans préparation aucune, avec des qualités que l'époux décédé n'avait pas. Mais comme le souvenir de l'homme, se balançant sur sa corde, doit longtemps rester une horreur pour celle qu'il a laissée derrière !



Germaine aurait sûrement réussi en affaires, si elle avait été veuve ou ne s'était pas mariée, car elle aurait apporté ces qualités de bon sens et de compréhension qu'elle a montrées au conseil de l'hôpital Sainte-Justine, par exemple, à une époque où les femmes dirigeaient l'établissement avec, ma foi, des qualités de gestionnaires assez remarquables. Au moment où l'État est devenu le principal bailleur de fonds, il a voulu mener lui-même les hôpitaux par le truchement de conseils d'administration imaginés pour représenter à la fois le gouvernement, les malades et le public, suivant une formule nouvelle.

547

L'Hôtel-Dieu s'en tirait, avant la mainmise de l'État, à \$14 par jour, Sainte-Justine avec \$18 environ ; ces hôpitaux étaient bien dirigés, à bien meilleur compte que les autres établissements hospitaliers, à cause des religieuses qui, pendant longtemps, étaient peu ou pas rémunérées.

Depuis, l'État a mis la main sur les hôpitaux dans l'ensemble de la province. Les coûts d'administration ont monté en flèche : \$250 par jour n'est pas considéré, en effet, comme un *per diem* exagéré. Il est vrai que depuis, l'inflation, avec ses jeux de haute voltige, a augmenté les coûts considérablement, sans autre frein que le holà du ministre ou de ses proches collaborateurs.



Comme le clergé, l'homme d'affaires a peur du changement. C'est ce qui explique l'attitude du centre du patronat, par exemple, vis-à-vis certaines initiatives du gouvernement péquiste. Celui-ci a pris certaines positions sur des questions où l'intérêt de la nation devrait avoir le pas sur l'intérêt individuel.

Il faut noter aussi l'attitude des évêques sur la Constitution, à une époque où elle donne lieu à des discussions nombreuses et à des oppositions venues d'un peu partout au Canada. L'opinion est cou-

rageuse ; elle sort l'Église de son apathie antérieure. Mais peut-être est-ce une question d'hommes. . .

548

Il ne faut pas oublier, cependant, que les attitudes de l'Église sur les questions politiques sont extrêmement délicates. Toute intervention directe, toute déclaration favorable à un parti ou à un autre doivent être évitées, si l'on ne veut pas assister à une levée de boucliers à la fois violente et dangereuse pour la pratique de la religion. S'il y a là une vieille idée, elle garde toute son actualité, dans les moments difficiles. Au fond, ce n'est que lorsqu'elle se sent menacée dans son essor ou dans son existence que l'Église doit entrer en lice ; sauf s'il s'agit d'une question sociale grave. Si elle intervient, elle doit le faire avec prudence et en toute connaissance de cause. C'est à cette double condition qu'elle gardera son autorité, comme elle l'a fait d'ailleurs en Pologne.



Lu dans *L'Éloge de sir Antoine-Aimé Dorion* par Wilfrid Laurier : « Il arrive parfois que des hommes, qui ont passé la plus grande partie de leur vie dans le tourbillon des luttes politiques, voient, lorsqu'ils deviennent juges, leur opinion plus ou moins colorée, sans qu'ils s'en rendent compte, par les fortes convictions auxquelles ils obéissaient auparavant dans une atmosphère moins pure. On ne peut pas dire que ce soit là une chose qui n'ait jamais été vue ou connue.

On ne trouve rien de pareil chez le juge en chef de Québec. On a entendu une fois un membre conservateur du Barreau de Montréal faire la remarque que si l'on ne connaissait pas la carrière du juge en chef, on ne se douterait jamais qu'il ait été mêlé aux luttes politiques. »

Je ne sais pas ce que diraient ou penseraient mes amis du Cercle de la Place d'Armes, s'ils prenaient connaissance de ce texte. Il est vrai qu'il a été écrit au siècle dernier. Mais n'est-il pas encore d'une certaine actualité ?



Entendu hier, au musée Chéret, un concert de musique française, avec des oeuvres de Camille Saint-Saëns, Gabriel Fauré, Claude Debussy, Albert Roussel, Maurice Ravel et Francis Poulenc. Il y avait aussi au programme la première et la troisième gymnopé-

dies d'Erik Satie. Sa musique est dans l'esprit de l'École française de l'époque. Il était né en France, d'ailleurs.

Il y avait au programme beaucoup de pièces que Germaine et moi ne connaissions pas. Le concert s'est donné dans le grand salon où, à cause de l'espace et de la hauteur des plafonds, on a réuni une collection de grandes toiles (les Van Loo), comme on le faisait à l'époque où la dimension des pièces le permettait.

Le pianiste Claude Cappatti est un musicien adroit, jeune, vigoureux, un excellent virtuose qui a abordé ces maîtres avec la fougue de ses vingt-trois ans. Pour le juger, il faudra attendre une dizaine d'années, quand il aura appris qu'à côté de la virtuosité, il y a le goût, la finesse, l'art de faire valoir une musique, même révolutionnaire, autrement que par la fougue de ses vingt ans.

549

J'ai aimé ce concert, en m'éloignant du piano, là où les sons étaient moins brutaux, moins aigus. Mais peut-être aurait-il fallu au pianiste une beaucoup plus grande salle. . .



Pendant quelques minutes, hier soir, Mme Edwidge Feuillère a raconté sa vie. Désappointement. . . Autant elle fait valoir les textes d'un auteur avec finesse et simplicité, autant ce qu'elle raconte sur elle manque d'intérêt. Elle s'exprime généralement avec cette gentillesse et ce manque de prétention qui caractérisent son jeu de grande comédienne. Cette fois, elle a oublié tout cela pour notre grande désolation.



Je suis allé à la messe dimanche à Sainte-Réparate. On y gèle tant que la foule réunie n'a pas chassé par sa propre chaleur l'humidité qui règne dans la grande nef. J'ai été heureux d'assister à une cérémonie religieuse qui est à la fois un spectacle, un concert et un acte de foi. J'ai aimé aussi le sermon de l'évêque en visite pastorale dans sa cathédrale. Il a dit des choses de bon sens en une langue pleine, correcte et convaincante. Avec le prélat, comme on est loin de Bossuet et des grands prédicateurs d'autrefois ! L'évêque reste très près de ses ouailles avec leurs misères et leurs problèmes. Il a noté sa joie de voir les foules qui recommencent à se presser dans les églises et le nombre croissant de ceux qui communient.

Ce soir, on reprend à la télévision la présentation des papes qui se sont succédé sur le trône de Saint Pierre, de Jean XXIII à Jean-Paul II. Il y a là une présentation excellente de clercs qu'on nous fait voir avec leurs qualités, leurs orientations, la réaction des foules, le respect qu'on accorde au Souverain Pontife. Avec l'évolution des idées, de prisonnier du Vatican, il est devenu un citoyen du monde, grâce à l'avion qui lui permet de courtes, mais prestigieuses visites dans tous les pays où habitent ses fidèles, riches, pauvres ou simplement malheureux.

550



Le Pape vient de nommer cardinal de Paris un prélat français d'origine polonaise, en remplacement de Mgr Marty, qui avait atteint la limite d'âge. Le rôle du nouveau venu n'est pas facile, car le siège de Paris n'est pas un poste de tout repos à une époque comme la nôtre, où il faut condamner parfois, mais surtout évoluer sans aller aux extrêmes, être ferme parfois, mais sans brutalité et sans un entêtement qui fait commettre plus d'erreurs qu'il ne fait de bien, trop souvent.

Le prélat est souriant. Il s'exprime avec une grande correction. Il faudra attendre pour le juger. Pour l'instant, il se contente d'être sympathique ; ce qui est bien à une époque difficile.



Germaine et moi suivons avec beaucoup d'intérêt ce qui se passe dans le Québec, à l'aide des renseignements qui nous parviennent par les communiqués de presse de la délégation du Québec, qui nous sont adressés. Nous recevons également de temps à autre *Le Devoir* de fin de semaine. Que donneront les élections prochaines ? Il est bien difficile de savoir, tant que l'Union Nationale n'aura repris son équilibre ou perdu la partie définitivement.

Nouveau prince charmant, à sa manière, Roch LaSalle parviendra-t-il à réveiller la belle endormie ? Elle ne semble pas avoir le sommeil léger.



Nous sommes ici depuis quatorze jours et nous n'avons eu presque aucune nouvelle du pays. Il faut dire qu'une lettre ou un journal

prennent de dix à dix-sept jours à nous parvenir. Grâce aux communiqués de la Délégation, nous sommes au courant des principales nouvelles. C'est ainsi que j'ai appris le départ de Mme Lise Payette. En a-t-elle assez de la politique ou a-t-on assez d'elle ? Elle a fait quelques bourdes dont le parti a payé les frais : le mouvement des Yvettes, par exemple, est la conséquence d'une de ses maladresses. Si elle a joué un rôle de premier plan dans la socialisation de l'assurance automobile, elle ne se gênait pas pour se moquer ou essayer de ridiculiser ceux qui cherchaient à faire valoir une opinion différente de la sienne.

551

Elle part en annonçant un livre. Plus tard, elle donnera un téléroman à Radio-Canada. Sa forte personnalité devait s'accommoder très mal des cadres du parti.



En allant au C.U.M., j'ai vu deux roses absolument splendides que portait un rosier ayant réussi à grandir, malgré la haie qui l'entourait. Puissance de la vie végétale qui, parfois, résiste à tout. À la vue de ces deux magnifiques fleurs, j'en avais la bouche ouverte. Au point que deux passants ont ri de moi gentiment, jusqu'au moment où je leur ai fait partager mon enthousiasme.

16 février

Entendu hier soir une émission déplaisante à la télévision. Le réseau TF-1 avait invité des jeunes gens à discuter de leurs problèmes avec six personnalités rattachées à l'embauche ou au travail en général. Il y avait, par exemple, Monsieur ***, président d'une grande entreprise de produits de beauté. Si quelques-uns des jeunes gens invités étaient venus dans l'intention d'exposer leurs difficultés, le plus grand nombre était là pour le plaisir de chahuter. Ce ne fut pas long. On attaqua immédiatement Monsieur *** non pour ses idées sur le chômage qu'il n'avait pas eu le temps de développer, mais pour les profits que son groupe réalisait, chaque année, parce que la plus grande partie de son personnel féminin était bien mal rémunéré et que sa fabrication se faisait plutôt à l'étranger. Toute chose qui n'avait rien à voir avec le sujet du débat. Il était visible que les jeunes, venus assister à la discussion, étaient là surtout pour s'amuser. Aussi, l'animateur dut-il annuler l'émission, en disant : « Nous la reprendrons à un autre moment et devant un auditoire prêt à discuter

et non à attaquer les invités du poste, dans leur vie et leurs affaires personnelles ».

Tout cela va sans doute être exploité par l'opposition en période électorale. Je vois très bien le parti communiste cherchant à en tirer le maximum, comme une atteinte à la liberté.

552 L'industriel n'est pas habitué à être traité ainsi. Mais pourquoi s'est-il mis dans cette galère ? Pourquoi n'a-t-on pas pu se limiter à des jeunes vraiment désireux de discuter leur problème qui est réel ? Il y a, paraît-il, en France, cent mille jeunes chômeurs, assez pour recommencer les événements de 1968, si l'on n'y veille.



Le problème du chômage est grave, surtout pour les jeunes qui entrent dans la vie pleins d'enthousiasme ou prêts à tout casser tant qu'ils ne voient pas où ils vont. Les gens de ma génération ont connu la crise de 1920-22, mais surtout celle de 1929-35. Ils ne se sont pas révoltés, même s'ils ont passé par des moments très durs, à une époque où l'assurance-chômage n'existait pas. Mais celle-ci n'est pas une solution. Elle conserve en partie le revenu des chômeurs en leur donnant de quoi payer l'essentiel, mais elle ne guérit rien. Or, le chômeur, jeune ou vieux, est prêt à une lutte bruyante et dangereuse, si l'on n'y veille pas. La réunion de tout à l'heure nous a montré comme les chahuteurs peuvent se grouper et empêcher les autres de parler, à moins que, à leur tour, les plus calmes, les plus modérés n'interviennent.



Vu un film de Jean Raspail sur les Antilles. Autant j'ai aimé son livre *Secouons le cocotier*, autant je suis resté froid devant son film, même s'il est coloré et si on y voit de bien belles scènes de nature. On a vraiment trop l'impression d'un kaléidoscope.

19 février

Si elle nous apporte un instrument de travail extraordinaire, l'informatique menace-t-elle nos libertés ? Voilà le thème de la conférence donnée hier au C.U.M. par M. Lucien Maghier-Pollet. Philosophe, le conférencier est un très bel esprit. Il parle avec une extrême simplicité et peu de termes techniques. Il aborde son sujet d'abord

sous l'angle de l'informatique même, ce que c'est, ce qu'elle apporte au milieu intellectuel, puis il va jusqu'au bout de son analyse en se demandant dans quelle mesure l'informatisation poussée à l'extrême ne sera pas à la fois un bienfait parce qu'elle fournira d'étonnantes et précieuses données, et un danger parce qu'elle empêchera de raisonner, qu'elle tendra à mettre tous les esprits dans un même moule et, politiquement, parce qu'elle donnera, à ceux qui possèdent les données, le moyen d'orienter l'opinion dans un seul sens. Danger, par conséquent, de créer des robots ; danger de mettre tous les cerveaux dans un même moule ; risque d'atteindre la formation individuelle en supprimant toute faculté de raisonner hors de la voie tracée.

On peut arguer, discuter ce bien rapide résumé d'une conférence d'une heure ; on ne peut qu'apercevoir ce que le conférencier nous a apporté. S'il se réjouit de l'extraordinaire progrès mécanique que représente l'ordinateur, réduit dans sa taille et mis à la portée de tous, il craint les effets de l'informatisation à outrance, qui mettra insidieusement à la portée de tous la propagande et les moyens d'uniformisation de la pensée ; ce qui risque de supprimer le raisonnement en dehors de la voie tracée par ceux qui détiennent le contrôle des données.

L'ordinateur est délicat comme une fleur. Il lui faut une température uniforme. Il est une merveille de la mécanique, mais facilement détraquable. Il peut aussi être rendu inutilisable et ses données peuvent être brouillées, rendues illisibles ou supprimées par vandalisme ou simple maladresse. L'ordinateur est très exposé par les grèves. On a vu ce qui s'est passé au Québec pendant une grève des services publics : l'ordinateur central s'est arrêté et les données ont cessé d'être utilisables par la police de la route, par exemple. Il a fallu tout reprendre.



Entendu hier soir Jacques Chirac présenter son programme. Il est précis, assez convaincant. S'il a raison sur bien des points, il inquiète. Tout n'est pas aussi facile qu'il le dit, je le crains. Il se défend bien contre les attaques des journalistes venus l'interviewer, mais ne donne-t-il pas des arguments à Georges Marchais, en faisant la critique de l'oeuvre de Giscard d'Estaing ? Si j'ai démissionné, en 1978, comme premier ministre, a dit Chirac, c'est parce que je ne voulais

pas me contenter d'appliquer le programme du président de la République. Ceux qui parlent du président-monarque auraient-ils raison ?



Ce soir, coquetel chez les Valiquette pour faire la connaissance de M. Paul Tremblay, diplomate canadien à la retraite, qui passe un mois à Nice. Demain, déjeuner avec les Baudry, dans le pays du mimosa à l'arrière de Cannes. Vendredi, nous déjeunerons à Monte-Carlo avec les Jacques Brillant, qui veulent nous présenter à un vieil ami de Perrault Casgrain, Me Martin, avocat à Grasse.

554

Semaine un peu agitée, mais bien agréable en perspective. Car tous ces gens sont de bonne compagnie. Aussi, est-il très agréable de causer avec eux, en dehors de tout intérêt personnel ou politique, à un moment où la bataille électorale bat son plein dans toute la France, par le truchement de la télévision surtout.



Hier soir, le soleil s'est à nouveau « couché dans l'eau ». J'avais annoncé à Germaine qu'il pleuvrait, même si la météo annonçait du beau temps. Hélas ! il a plu.

Il faut souhaiter que dans l'arrière-pays, la neige recommence à tomber, car les gens se lamentent. Comme il n'y a pas eu de neige, il ne reste que des pentes inutilisables pour le ski.

Cela me rappelle une certaine saison dans les Laurentides, au cours de laquelle un de mes clients, étendu dans une chaise longue en bas de ses pentes, avec une jambe dans le plâtre, se désolait devant son déficit qui augmentait chaque jour, sans qu'il ne pût rien faire d'autre que de se lamenter. Comme l'agriculture, les sports d'hiver dépendent des conditions atmosphériques. Dans le cas de la neige, c'est le trop peu ou le trop tard qui est la mesure de la perte. Ici, ce sera dramatique si cela continue, car les investissements sont considérables, même si mars corrige généralement les insuffisances de février au moment des vacances de neige.